

Nov. '10, vol. 9, n° 3

ENCRIVORE

# LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

|  |       |
|--|-------|
| <b>Cette fois-ci la bonne</b> Valérie Charest                            | p. 1  |
| <b>Les effritements</b> Chloé Savoie-Bernard                             | p. 2  |
| <b>Sympathie avec l'ennemi</b> Marie-Josée Ouellet                       | p. 4  |
| <b>Chronique du bizarre</b> Dr S.P. Çeguarà                              | p. 4  |
| <b>Les contemplatifs</b> Évelyne Belliard                                | p. 6  |
| <b>Le dégoût absolu</b> Andréanne Venne                                  | p. 8  |
| <b>Purgatoire</b> Caroline Thérien                                       | p. 9  |
| <b>L'heure bilieuse</b> Florence Grenier-Chénier                         | p. 10 |
| <b>Au nom du Beckett Premier</b> Jean-Michel Philippon                   | p. 11 |
| <b>Chronique CRAP : Spécial Kung-fu</b> Boris Nonveiller                 | p. 12 |
| <b>Manier ses armes</b> Alice Michaud-Lapointe                           | p. 13 |
| <b>Quatre nuits avec Anna : une mère pour Anna</b> Marie-Hélène Constant | p. 14 |
| <b>Chronique voyage – Deuxième épisode</b> Julien Blanchard              | p. 15 |
| <b>Chronique CRAP : Spécial Kung-fu</b> Boris Nonveiller                 | p. 16 |



## CETTE FOIS-CI LA BONNE

VALÉRIE CHAREST

1

Aujourd'hui encore, selon ses pointilleuses habitudes, il s'est installé sous l'immense baie vitrée de l'aile nord de la bibliothèque et se concentre sur les feuillets qu'il barbouille d'encre rouge, le haut du corps auréolé par la lumière tombante d'une fin d'après-midi hivernal. Sa chevelure broussailleuse ramenée en un chignon croulant semble plus rousse que jamais à cause du soleil électrique, et l'intérêt avec lequel il accueille mon arrivée dans la zone des tables de travail est encore le même, suspendu, impassible. Pas le moindre sourire n'éveille son faciès à mon passage, seulement une déférence, une levée du regard manifestant la curiosité de savoir quel siège je prendrai et portée par quels gestes je le ferai. Hélas, comme toujours, mon choix détermine le cours de cette séance d'étude partagée, depuis le tracé stratégique de ses errances parmi les rangées de bouquins pour susciter mon attention, jusqu'à la représentation diffractée de ma personne dans le réel, dans le ce-que-je-peux-envisager de sa conscience et dans la mienne, motivée par ses gestes répétitifs et calculés. Ce double, ce triple regard qui brouille le déploiement fluide et naturel de mon corps dans l'espace me rend plus sensible à tous les autres étudiants qui passent par là où je suis assise.

Si je parvenais à la dénomination de cet intervalle muet entre lui et moi, je saurais ce qui m'engage à revenir encore aujourd'hui et demain à ce même étage, en cet endroit précis de l'attente, et peut-être — je ne peux le savoir avec certitude — que je n'y mènerais plus jamais mes pas. Toute dénomination annihile l'image, je veux dire qu'elle cristallise les manœuvres à venir dans le fourreau d'un seul mot et peut subitement devenir une arme tranchante qui se retourne contre soi. Je préfère laisser les choses comme elles m'apparaissent, c'est-à-dire en souffrance, mais aussi en orbite, comme des électrons libres. À chaque fois qu'il est au poste, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une extension de l'épisode précédent et que le silence est inextricable. Mon existence trop insistante et la permanence de la sienne se répondent tacitement depuis un moment déjà long. Trop long, peut-être, pour que je puisse rompre violemment cette accoutumance à la solitude...

Cette fois-ci, mon choix s'arrête promptement sur l'un des pupitres à l'extrême gauche, qui m'offre une vue d'ensemble sur le quatrième étage, car depuis

cet angle, les rangées de livres apparaissent clairsemées et je peux m'égarer dans la contemplation des choses, si ma concentration en vient à s'épuiser. Une fois assise et départie de mon manteau, alors que j'entrouvre mon sac à dos pour en extirper le matériel nécessaire à l'étude, nos regards s'imbriquent sans que j'en sois responsable et se désassemblent presque aussitôt. Plusieurs minutes s'écoulent et je retrouve une certaine contenance en me plongeant dans mes lectures abstraites, mais je sais qu'incessamment il va se lever en toussotant pour se diriger vers la fontaine ou la photocopieuse et, ainsi, entretenir la malaise qui tenaille ma contention. Je ne sais pourtant lui en tenir rigueur, car s'il y a une chose dont je suis certaine, c'est bien de la délicatesse de ses manières. Je le pressens accablé d'une torpeur innocente et naturelle, comme je le suis moi-même. Peut-être est-ce pour cela, précisément, que je ne peux me résoudre à changer de section dans la bibliothèque, qu'elle m'est réconfortante, cette réciprocité taciturne : elle témoignerait du commun presque banal de mon tourment intérieur...?

Plongée dans mes théories d'électromagnétisme, j'arrive presque à penser à tous ces phénomènes en fonction de la force de Lorentz ou des équations de Maxwell et non plus selon les projections simplistes de ma conscience. J'en oublie la tenue raide et aseptisée de mon corps, qui seule peut recevoir l'impudence habituelle des gens, et je me cale dans le fauteuil jusqu'à ce que mes reins soient au même niveau que mon coccyx. Confortablement assise, j'étales mes notes sur la table pour mieux les relire et joue quelque temps avec des mèches éparées. Alors que mes deux mains s'allient dans les spirales de ma chevelure, je lève un œil à la fois, happée par un courant extérieur qui focalise mon attention sur quelque chose de précis : lui, ses yeux aguerris et enflammés. Piqué au vif, il quitte la sphère de ma vue pendant de longues minutes, puis revient à sa place avec une tasse de café sans que j'aie sourcillé.

Après une lente accalmie, au passage d'une jolie étudiante, son regard balaie la parabole de sa trajectoire et se fixe sur moi, toujours posée sur mon séant dans l'extrême gauche de la trouée. Je ne saurais être sûre de ce qu'il capte dans mon regard à l'instant; mais j'aime à croire qu'il y voit une pointe de jalousie et qu'il en est flatté. Cette brèche dans ses yeux se colmate

aussitôt qu'il voit un étudiant approcher; il s'attarde dès lors avec soin à détailler tous les êtres qui passent par cette section de la bibliothèque, comme pour me prouver qu'il ne relaquait pas vraiment les attributs séduisants de l'étudiante.

Cette situation me pèse. Je me lève prestement et décide de déambuler dans les rangées, au cas où je croiserais une connaissance avec qui échanger au sujet des évaluations à venir. Mon pas est lent et je ne rencontre aucun visage familier, sauf quand j'arrive à la hauteur de la baie vitrée. Fidèle à lui-même, le type me suit des yeux. Il y a peu de gens dans la bibliothèque à cette heure tardive de l'après-midi et parmi ceux qui y sont encore, aucun ne remarque le jeu de ma promenade, sauf lui qui fronce les sourcils. Je tourne le coin et continue ma petite ronde, ralentissant un peu la cadence quand je circule dans la zone des tables de travail. Peu à peu, mes déplacements concentriques se resserrent et j'en viens à repasser aux mêmes endroits de plus en plus souvent. Peut-être se lèvera-t-il pour m'arrêter? Pour entamer le dialogue? Pour me dire que je m'en fais pour rien? Je sais très bien que son attention fixée sur moi se contorsionne à la lumière de ma mon obstination zélée et qu'il en souffre au moins autant que moi. Soudain, je le hais, et je me hais aussi, et j'ai envie de le supplier de m'adresser la parole ou de me plaquer contre un mur. Pour aboyer des atrocités ou pour effleurer ma nuque de ses lèvres humides. Je reviens à mon pupitre avec la gorge nouée et remballe mes livres, enfile mon manteau sans le boutonner et quitte aussitôt les lieux en fixant droit devant moi. Je me répète que cette fois-ci était la dernière, vu l'état excédé dans lequel je suis plongée et vu son regard effaré...

Mais quelque chose de plus fort que moi me fait revenir sur mes pas jusqu'à sa table. J'ai du soleil plein les yeux lorsque je chuchote :

Salut... Je m'appelle Luce.

Et moi, David. Enchanté! Ça va? En quoi t'étudies?

Sa réplique sincère me déconcerte. Au contraire de me mettre à l'aise, elle décuple mon trouble et j'en rougis de plus belle.

Oui, en physique, merci... Et vous? Je veux dire, toi?

Je vais bien, ou est-ce que tu voulais dire : en quoi j'étudies? J'étudie pas. Mais je viens ici pour corriger les rédactions de mes étudiants. Je suis prof de philo.

Cool... (acquiescement de la tête, sourire et bouillonnement aux joues.) Je dois y aller (dis-je, en pointant une direction au hasard).

La précipitation de ma réplique surprend David autant qu'elle m'est indispensable. Je n'aime pas les échanges vides ni les platitudes formelles... Je sens mes pensées rebondir sur les parois de mon crâne et ce martèlement me commande de changer d'environnement. C'est la gêne qui subvertit mon jugement, je le sais bien, la voix de David est clémente et me plaît assez, malgré mon zèle de tout à l'heure. Je suis d'un ridicule mortifère, ainsi que le bateau que j'ai monté de fils en aiguilles...

Euh, bon, OK, à la prochaine, Luce! De toute façon, on se recroisera...

Plus bas encore que le murmure, honteusement : « Non... »

Dans l'ouverture de son sourire sinueux, je pivote sur la pointe des pieds et titube vers la sortie en enfilant ma tuque et en ajustant les sangles de mon sac à dos. Je pénètre dans la cage d'ascenseur, presse sur le bouton « rez-de-chaussée » et recule jusqu'à la paroi du fond dans un soupir d'apaisement. Ma foi, cette fin est inénarrable.

## LES EFFRITEMENTS

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD



Il y a longtemps que je n'ai rien cousu.

Je ne vois plus la nécessité d'assembler des morceaux de tissus. D'agencer les couleurs, les motifs. Parer mon corps me semble obscène puisque ce corps ne sert plus. Je me plais à acheter des vêtements fades, cousus par d'autres, que j'use avec application.

Des habits *fast food* : mauvais pour le cœur et pour la conscience, mais facilement accessibles. Dressée dans du *made in China* que je me procure dans des grandes surfaces, je deviens interchangeable avec les dizaines d'autres qui portent les mêmes habits que moi. Sitôt apparue dans les rues, aux yeux de tous,

j'espère ma présence délébile. Je sabote ma visibilité, sciemment.

Ces vêtements, je les imagine conçus dans des ateliers miteux où la mécanisation annihile toute créativité, réalisés par des mains appartenant à des personnes différentes, une femme cousant une manche, l'autre la fermeture éclair, et ainsi de suite, dans un ballet de pantins. J'espère que ces femmes haïssent leur travail, aliénées jusqu'à l'usure par leurs journées. C'est l'image de leur douleur commune qui me porte au quotidien. Traversée par leur solitude jusque dans ma chair, je me sens accompagnée.

Depuis des mois, Carl ne me touche plus. Lui ne vieillit pas. Il reste beau, et la nuit, lorsqu'il dort, j'aurais envie de prendre un crayon de plomb pour dessiner des rides sur son front, ses joues. Sur l'entièreté de son corps, tracer des lignes qui le relieraient à moi; vieux ensemble, peut-être arriverions-nous à nous rejoindre. Dans notre lit, nos corps sont joutés, et la frontière qui nous sépare n'est pas de celles que l'on traverse. Ainsi, je reste dans la partie du lit conjugal qui m'est assignée, je le regarde et il est assez proche pour que je puisse sentir l'odeur de sa peau jeune, élastique. Mon corps à moi se flétrit en exhalant la mort, et aucune fragrance ne reste assez longtemps accrochée à mes pores pour que l'on puisse l'oublier.

Je me sais vieillie, et je ne m'étonne pas du désir que je ne provoque plus. Tranquillement, je m'effrite, je me désagrège. Des cheveux grisâtres tombent dans le lavabo chaque matin en plus grande quantité, lorsque je me coiffe. Mes dents jaunissent, ma peau s'amincit. Les courbes que j'avais ont été aspirées à l'intérieur de mes os; je sens mon corps devenir d'une inquiétante angulosité. J'aurais aimé que Carl lisse mes rides du bout de ses doigts, qu'il continue de m'embrasser même si mes lèvres se craquellent, même si l'âge m'emporte. Je fantasme nos bouches l'une contre l'autre; j'aurais voulu, avec ma salive, lui inoculer un peu du temps qui passe, le contaminer.

Ce soir, il est arrivé avec les courses pour le souper; les sacs étaient si lourds qu'il en avait la peau des mains marquée. J'ai remarqué, sans le lui dire, les petits sillons rougeâtres, et j'ai espéré qu'ils y restent à jamais, comme des stigmates. En déposant les sacs sur la table de cuisine, au lieu de commencer à préparer le repas, Carl s'est approché de moi. Il a peigné ses cheveux de ses doigts écartés, en cherchant ses mots. Dans l'ampleur de son geste, j'ai senti, se dispersant dans l'air, l'odeur de son sperme, autrefois familière, et qui m'est devenue complètement étrangère. Je me suis demandé quelle situation était la plus blessante. S'il s'était branlé dans sa voiture, en revenant du travail, si las de moi qu'il ne voulait pas

que ce soit mes mains, ou ma bouche, qui l'approche. Ou s'il avait eu la vulgarité de s'envoyer une jeunette, à l'heure du lunch, entre deux photocopieuses.

Il s'est approché à quelques centimètres de mon visage. Il y avait si longtemps que je l'avais vu avec une proximité aussi implacable; sous les néons de la cuisine, j'ai remarqué, d'un coup, son visage et quelques petites ridicules qui jusqu'ici ne m'étaient pas apparues. J'ai eu l'impression que chacune était une victoire qui m'était donnée. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de soulagement. Carl se dégradait également. Il n'était pas invincible; à lui aussi s'agrippaient les résidus des choses qui se passaient à l'intérieur et à l'extérieur de son corps. Il m'a prise par la main et m'a entraînée au salon, bousculant la table basse et quelques bibelots dans son empressement.

Il s'est mis à fouiller parmi les microsillons tandis que je restais debout, immobile. Il a enlevé les cadres qui bloquaient le passage jusqu'au tourne-disque et en a aligné l'aiguille. Une voix a commencé à chanter, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue sans amour, mais c'est toi qui l'as voulu, mon amour.

Il m'a dit, tu ne portes plus ta robe verte. J'aimerais que tu la portes encore, et nous pourrions manger un peu plus tard, et nous pourrions danser. Un peu.

Il a caressé mon bras jusqu'à l'épaule, et sa main, complètement ouverte, s'y est déposée. Durant quelques secondes, le temps du contact entre nos deux corps, je nous ai imaginés enlacés, dans notre salon empesé, dansant sur une chanson du temps qui nous avait connus ensemble, puis j'ai enlevé sa main, très doucement, par le poignet, et la lui ai rendue.

J'ai réajusté le t-shirt Gap de cotonnade noire que je portais en lui répondant, j'ai jeté toutes ces robes que j'avais cousues, Carl, je les ai jetées depuis très longtemps; ensuite, je suis retournée à la cuisine couper, en lanières très fines, un chou qu'il avait rapporté du marché. Pour cuisiner un *caldo verde*, avec un chorizo dense, importé du Portugal.

## SYMPATHIE AVEC L'ENNEMI

MARIE-JOSÉE OUELLET



Désaxé ou désaxée? Encore une fois, l'emploi du masculin l'emportera...

Humeur paranoïde. L'artiste respire, l'artiste suffoque, puis se déboulonne de ses socles. Toujours, il écrit. Jusqu'à épuiser chaque langueur, museler toute fatalité. Stoïque, derrière le faciès de l'indifférence, mais vulnérable sous sa carapace, l'artiste suit sa quête, s'édite. Sa tare transparait en permanence au centre de ses écrits : une instance crève-cœur, *surdosée* d'adrénaline.

Gauche. L'artiste libelle sa vie dans sa paume, sur son pouce, sur toutes les lignes qui sillonnent sa main, du bout des doigts jusqu'au poignet, l'extrémité de sa manche, le corps au jeu. Il écoute, il observe. L'animent les croisements volubiles et ardents des passants qui peuplent les aéroports. Seul avec son carnet, l'artiste jure avec le reste de la foule. Nimbé d'une aura, d'un brouillard trouble, il néantise la scène, la transpose sur les planches de sa pensée : le débarcadère de ses interprétations.

Cerveau en ébullition. L'artiste macule les âmes, se forge une nouvelle identité, s'empêtre dans les rets d'un univers parallèle. En l'occurrence, si son double monde a pour seuls êtres vivants les écrivains, la vie juchée sur une étoile, attisée par la percussion du verbe avec le complément,

n'est plus que l'aboutissant d'innombrables bavochures. Elle n'existe pas, elle « devient ».

Nuances mentales. L'artiste reproduit ses ombres, filme ses fioritures, s'amalgame à ses souvenirs sépia. Il ne tient plus compte de ses digressions. De rouge ou de noir vêtu, il marche dans les coulisses, perdu, caché, ignoré.

Les crayons s'amenuisent, les portables surchauffent, portant en eux le joug de l'image filmique. Les pages se noircissent — roulent —, les écrans s'étourdissent — capitulent. Les impératifs commerciaux désespèrent l'auteur. L'artiste, la nuit : insomnie, hypocondrie, névralgie. Il fignote son écriture, galvanise un long-métrage. Enfin, le projet terminé, le scénario ingère son créateur, le reste sans voix, puis s'en remet au pouvoir du réalisateur. Le film monté, les didascalies n'ont plus d'importance. On ne distingue plus leur utilité. On les oublie. Injuste sort.

Minuit bourdonne. Il s'en moque. L'artiste traverse les ténèbres, consomme l'encre, dévore les papiers buvards, les papiers de ses vices. À l'orée du jour, il boit l'aube. Sa guérison s'opère, son trouble se dissipe. L'estime le regagne, mais un mal à sec demeure, lui contusionne l'entendement... Vide est *mon* encrier.

Tout droit devant, un retour aux sources. Direction : la Prose. Prochain virage : la Voie Romanesque. Sortie : l'Œil de l'Utopiste.

## CHRONIQUE DU BIZARRE

DR S.P. ÇEGUARÀ



Cher Pied,

De mon temps d'annaliste, plusieurs histoires rocambolesques et saugrenues ont surgi des enregistrements que je gardais et classais avec les soins les plus méticuleux. Chaque soir, à la tombée de la nuit, les gardes aux lanternes allaient hanter les couloirs et j'étais laissé seul dans mon bureau. C'est à une heure précise, 23 h 27, que je savais tous les curieux éloignés de ma table de travail. Ma petite lampe de table braquée sur des documents, je branchais, sans trop faire de bruit, mes écouteurs sur le lecteur de bandes magnétiques placé contre ma station de travail. Je procédais ensuite à tâtons, sans lampe de poche, et retirais des rangées une des bandes. Elle consistait en un rouleau plus ou moins lourd, chargé de confessions diverses.

En ces temps propices aux frissons, qui voient les gens arborer masques et costumes – bien qu'ils le fassent en fait chaque jour – je partage cette histoire avec toi. Il s'agit du témoignage d'un docteur très réputé à l'époque, le Dr V..., qui passait le plus clair de son temps dans d'obscuras salles d'opération à plastiner et à disséquer des corps.

« 22 janvier 20...

Enregistrement de l'entretien avec le docteur Jean V...

Et si vous nous exposiez votre version des faits, docteur?

Bien, très bien, je vais le faire. Laissez-moi un instant, c'est éprouvant pour moi. Bon... J'étais chez moi, il devait être très tard, je venais tout juste de rentrer



du labo. J'avais passé la soirée à travailler sur le corps d'un athlète, très beau spécimen, mort la semaine précédente d'un arrêt cardiaque. Euh... Je suis entré dans la maison, c'était mon anniversaire. Ma femme, d'habitude, m'attendait en déshabillé le jour de mon anniversaire. On arrosait la soirée de vin, de brandy, de gin, de vodka, de...

Docteur, s'il vous plaît, concentrez-vous sur l'essentiel.

Oui... Oui... Donc, j'étais chez moi et je ne la trouvais nulle part. Ça devait faire plus de deux mois qu'on ne se voyait presque pas, j'étais toujours occupé au labo avec l'épidémie de C... qui sévissait en ville et me donnait tant de magnifiques corps sur lesquels travailler. Je l'appelle, pas de réponse. Elle avait développé une mauvaise habitude depuis quelque temps : elle passait ses soirées branchée sur un inhalateur qu'elle avait volé à l'hôpital. Elle était anesthésiste, vous comprenez? Elle avait volé une bonbonne bien pleine d'un gaz qui l'endormait. Quand je le lui reprochais, elle me disait que je n'étais jamais là, que je passais plus de temps avec les corps et la mort qu'avec elle. Je lui disais régulièrement que...

donc, vous étiez en mauvais termes, si j'ai bien compris?

Non... Pas vraiment. Quand on se voyait, ce qui était plutôt rare, on passait notre temps à rattraper le temps perdu. Mais on parlait ensuite, et les divergences redevenaient claires au fur et à mesure de nos explications. Je peux continuer? Oui... Bon... Je monte au deuxième, parce que je sais qu'elle s'éternise au salon à regarder le tableau accroché dans la bibliothèque et qui met en scène Vésale. J'ouvre la porte, je regarde dans la pièce; elle n'y est pas. Pris de peur, je descends jusqu'au sous-sol. C'est là que je l'ai vue. Elle était branchée sur son inhalateur, nue, les jambes en écart, les chevilles prises dans les entraves que j'utilisais sur la table du sous-sol pour étudier des jambes ou des pieds. Ses bras longeaient son corps, elle était couchée sur ma table de travail. Elle m'a regardé, le regard distant et perdu dans le gaz, et a commencé à se pincer les lèvres. J'ai pensé au début qu'elle me désirait et je me suis approché. Elle m'a souhaité alors un joyeux anniversaire. J'ai souri et je me suis encore rapproché. Elle m'a dit que pour mon anniversaire, elle s'offrirait à moi, corps et âme. J'avais mal compris ce qu'elle voulait dire, jusqu'à ce qu'elle précise son propos : elle m'offrait son corps pour mon anniversaire. Je vais toujours me souvenir, comme la suite des événements allait m'y obliger, qu'elle m'a d'abord dit que ce n'était pas la peine que je m'oppose. Je ne lui ai pas coupé la parole. Elle a poursuivi, s'étalant dans un discours essoufflé et étouffé par le

gaz. Elle a pris une bouffée entre deux « je t'aime ». Je l'ai regardé fixement. Il me semblait que c'était la plus belle chose qu'on m'ait jamais dite, la plus belle pensée qu'on n'ait jamais eue pour moi. Elle s'est arrêtée net et m'a dit : « Prends-moi. ». J'ai obéi. J'ai commencé à rassembler mes outils, puis elle m'a montré mon chariot couvert d'une toile noire. Je l'ai retirée : elle avait tout préparé pour moi. Injections de silicone, scalpels, scies, pinces et tout ce dont j'avais besoin pour préparer un visage. Elle m'a souri et m'a dit : « Je veux que tu commences par ce cher visage, celui qui t'a charmé si souvent. Je veux aussi te voir me l'enlever. ». J'ai alors installé un miroir derrière moi, qu'elle n'a plus quitté des yeux. J'ai caressé sa cuisse, l'ai embrassée, l'ai remerciée et j'ai pris mon scalpel. J'ai débuté par une coupe latérale, près de l'os temporal et...

Docteur, s'il vous plaît.

Bien sûr... Désolé... J'ai découpé la peau en suivant la coupe latérale qui suit la mandibule maxillaire sans abîmer aucun des muscles dessous. C'est la meilleure coupe que je n'aie jamais faite. Pour faire décoller la peau, j'ai utilisé un levier et une petite paire de ciseaux avec lesquels j'ai défait et séparé les différentes couches de la peau. Elle bougeait peu, à mon grand plaisir, même qu'il me semblait qu'elle y prenait plaisir aussi; elle frémissait, gémissait, elle se trémoussait et son corps se réchauffait. En peu de temps, j'ai dégagé la majeure partie de la peau, incluant le nez que j'ai dû briser pour en sortir le cartilage et en conserver le relief. J'ai pris la peau, l'ai posée sur un plateau désinfecté et j'ai continué. Elle a arrêté ma main pour dire : « regarde dans le miroir (comme si je ne voyais pas qu'elle), je suis belle comme ça? ». Je lui ai souri et lui ai dit très honnêtement que je n'avais jamais rien vu de si beau. J'ai hydraté la peau pour ensuite la placer dans un bac de formol. Je lui ai ensuite dit que j'allais découper une section de son abdomen que j'affectionnais particulièrement, située entre le thorax et le pubis, avec le nombril au centre. J'ai suivi la ligne courbe de ses hanches, et j'ai arraché la peau d'un coup. Elle a crié, puis son corps s'est arqué et je l'ai vue s'évanouir. Il ne fallait pas qu'elle reste consciente pour le reste de l'opération. J'ai procédé de la même façon avec son ventre qu'avec son visage, qui ont fini tous deux dans le même bac. Ensuite, je l'ai branchée sur la bonbonne, le masque sur sa chair à nu. J'ai embrassé ses lèvres, que j'ai décrochées avec une précision particulière; j'en avais découpé les contours auparavant. Je les ai prises dans ma main et je les ai embrassées encore; elles étaient toujours chaudes. Pour ne pas la faire souffrir, j'ai enfoncé un clou dans son sternum, vis-à-vis son cœur, avec une pioche chirurgicale. J'ai entendu son dernier souffle.

J'étais emballé. C'était le plus beau corps avec lequel j'ai travaillé. J'ai ouvert ses veines et j'ai installé les pompes. Je l'ai vidée. Ensuite, j'ai regardé son corps et j'ai été pris de stupeur. Je tremblais, tellement j'en avais envie, alors je...

Docteur, s'il vous plaît, docteur!

Oui... Oui... Désolé. Alors j'ai poursuivi, j'ai découpé sa tête avec la scie chirurgicale, puis j'ai rempli son corps de silicone. J'ai embrassé ses lèvres une dernière fois; j'en étais tout retourné. Je tremblais d'excitation par une joie sans borne, une fascination morbide et naïve. Elles étaient encore chaudes! Je plaçai donc son corps debout, les hanches sorties vers l'arrière, j'ai caressé sa peau, puis je me suis dirigé vers une pièce adjacente où se trouvaient les pompes à plastination et à vide. J'ai placé son visage et son ventre dans des contenants rectangulaires de verre, sous vide, bien sûr, et les ai pris sous mon bras. J'ai gravi à la hâte les escaliers. Une fois arrivé au deuxième étage, dans la bibliothèque, j'ai décroché le tableau de Vésale et je l'ai remplacé par les deux contenants, le visage au-dessus du ventre. Ensuite, je les ai encadrés. Son teint s'harmonisait très bien avec le papier peint. J'ai sorti ses lèvres

de ma poche et les ai tendues vers les miennes. Je frémis. Je n'en croyais rien. Je pensais halluciner. J'étais tellement excité que tous mes membres tremblaient à l'unisson. J'étais si agité que j'oubliais que je devais redescendre pour laquer sa peau. Vous ne me croirez pas, inspecteur, mais elles étaient encore chaudes!

Et c'est à ce moment qu'on est arrivés. Vous étiez resté deux jours à travailler le corps de votre... femme. Elle n'était pas rentrée au travail et on savait que vous non plus. C'était clair pour nous que...

Certes... Certes... N'est-ce pas là, quand même, la preuve d'un amour intemporel et inconditionnel? De son dévouement le plus certain? Un geste témoignant d'une affection sans limites? Un amour qui n'existe que dans les livres? N'est-ce pas là la plus belle histoire du monde, la plus vieille et la plus lue? Une amante qui meurt pour son amant? Non? Inspecteur?

Fin de l'entrevue. »

N'est-ce pas, cher Pied? Ton lectorat tremble en entier, je le sais. Jusqu'à la prochaine fois, pense bien à l'amour.

Ton dévoué serviteur,

Dr S.P. Çéguarà.

## LES CONTEMPLATIFS

Martine et Wilbert ont les mains dans les poches, c'est pour l'attitude, personne n'y croit, mais eux oui, ça se voit. Ils sont adossés au muret nord de l'enseigne qui annonce le Collège Schmidt-Woofers. Le même uniforme pour tous les deux, mais celui de Wilbert est sale, pas comme celui de Martine, on le voit au marin terni de ses pantalons. Le col du polo est cerné aussi, c'est parce qu'il doit faire sa lessive lui-même, il n'a pas de gouvernante comme Martine, c'est peut-être l'écart des classes, là, dans la brillance du polyester. Martine se fout de l'uniforme, elle est au-dessus de tout ça, le directeur a dit que ça neutralisait les différences sociales et puis l'apparence physique, après tout, ce n'est pas ça, moi je crois plutôt que c'est dans l'intelligence de toute façon, ça ne ment pas, surtout

## ÉVELYNE BELLIARD



que la confection est bon marché et que le tissu sent encore l'entrepôt et la misère après plusieurs lavages, alors à quoi bon. Mais peut-être que la bonne ne sait pas comment s'y prendre après tout, c'est que ma mère s'y est attachée, elle aurait pu en choisir une plus expérimentée, mais sa pitié l'a emporté, c'est comme ça lorsqu'on peut se permettre d'avoir les moyens de faire la charité. Évidemment, pour ça, il faut être capable d'élévation au niveau des Idées, comme dit Platon, car le monde des Images est pour ceux qui ne peuvent atteindre aux Idées. Du coup, la lessive, moi... Elle a dit ça fièrement, d'un naturel désarmant, rien ne trahit dans ses yeux verts la cogitation intensive qui vient d'avoir lieu derrière leur lustre impeccable. Wilbert ne sait pas, c'est peut-être



la colère ou la honte, il ne pense pas que la lessive, non, c'est plutôt ça l'idée, après tout Platon devait se laver aussi, c'est certain. Ouais (Wilbert à Martine). J'ai toujours raison (Martine).

Mais Wilbert fait comme Martine, il dit comme elle toujours, toujours juste comme si, il a lu ça dans *l'Art de la guerre*, c'est un vieux livre, le seul de la bibliothèque crasseuse du sous-sol, amputé de quelques pages, mais ça doit être vrai. Sun Tzu dit qu'il faut vaincre l'adversaire par la ruse, l'amener à se piéger lui-même, c'est ce que Wilbert attend, le meilleur guerrier n'a pas recours à la violence. Martine croit pouvoir lui ordonner tout ce qu'elle veut et qu'il obéira, elle est supérieure et elle est riche, un point c'est tout. Wilbert obéit, il va gagner, il se laisse faire pour la leurrer, c'est la ruse, il est trop intelligent, pour qui elle se prend, quand elle croira avoir gagné, je lui montrerai que non, je suis libre, je fais ce qu'elle veut seulement parce que ça me plaît. La cloche qui annonce le retour en classe. Wilbert soupire et redresse l'échine dans un mouvement mou qui lui donne la consistance de la pâte à modeler, si molle que je pourrais le façonner comme je veux, pense Martine et elle se félicite de cette métaphore. Wilbert fait mine de retraverser l'enceinte du collège, ils vont remarquer leur retard c'est certain et il est à deux doigts de se faire expulser, bordel mon père sera furieux, je vais me prendre des baffes à coup sûr. Reste là (Martine). Ouais (Wilbert à Martine). Elle ne supporte pas que Wilbert agisse à sa guise, elle est supérieure et c'est elle qui décide, mais elle ne sait pas que Wilbert fait semblant parce que je veux lui faire plaisir aussi, ça c'est sûr, même si elle pense que j'ai peur d'elle, je vais lui montrer que je suis un homme un vrai. Mais il reste à côté d'elle quand même, immobile devant le collège qui coûte quatre mille dollars par année parce que la jeunesse doit avoir de l'avenir, sinon qui assurera nos vieux jours, je te le demande. Wilbert sort un paquet d'allumettes et en craque une d'un geste machinal. Il regarde la flamme vaciller quelques secondes avant qu'un souffle d'automne rafle la lueur. C'est là que Martine a l'idée, mais elle doit y penser d'abord et travailler son discours pour que Wilbert embarque, même si c'est dans la poche parce qu'il est trop minable, et elle s'ennuie, alors pourquoi pas, de toute manière c'est certain qu'il est trop dégonflé, il n'osera jamais et je n'aurai qu'à le laisser.

Martine : Un homme qui veut réellement atteindre aux Idées peut maîtriser son esprit à tel point qu'il est insensible à la douleur. Mais c'est une chose qui t'échappe assurément. Tu n'oserais jamais subir l'épreuve du feu, tu n'en es pas digne, ce n'est pas ta faute, c'est une affaire d'homme.

Wilbert sent une entaille, là, dans sa poitrine, à cause de la menace. C'est douloureux parce qu'il a peur que Martine parte maintenant et le laisse là tout seul, et puis c'est certain qu'ils ont remarqué que je ne suis pas en classe, c'est certain, mais je suis un homme un vrai. Martine le dévisage pendant qu'il craque une seconde allumette, il va se dégonfler de toute manière. La flamme vacille un moment et leurs yeux se croisent comme des canons, avec le feu au milieu, puis la flamme s'éteint. C'est Wilbert qui décide, il a choisi de toute manière elle va flancher avant lui si elle croit qu'elle va gagner, je vais lui montrer ce que je vaudrais elle n'en croira pas ses yeux, elle va être surprise, alors là, oui. C'est qu'il faut laisser croire qu'on est faible pour mieux déjouer l'adversaire et Wilbert va prendre le dessus sans contredit.

Martine, froidement : Tu crieras comme un porc qu'on égorge et je n'aurai qu'à te laisser là comme un cochon roussi.

Wilbert craque une troisième allumette et l'approche lentement du bas de son polo. Le polyester bon marché s'embrase aussitôt et la flambée dévore la ceinture du pantalon, mais Martine se dit qu'il flanchera bientôt c'est certain, de toute manière, elle ne sait pas au juste si l'épreuve du feu est valable, mais je sais qu'il flanchera bientôt et me suppliera de l'aider, le pauvre, il est déjà dégoûtant sans ses cheveux. Wilbert sent sa chair brûler et il pense à l'uniforme qui sera foutu après c'est certain et merde, je me vaudrais une autre baffe, mais quelle satisfaction de voir Martine avec le doute dans le regard, je le savais qu'elle ne pensait pas que je le ferais, j'ai envie de sourire et il sourit. Martine s'accroupit devant Wilbert maintenant au sol, mais elle se bouche le nez, quand même je n'ai pas crié, pense Wilbert victorieux, mais les flammes ravagent bientôt ses sourcils et ses cils et il ne voit plus le doute dans les yeux de Martine, d'ailleurs elle est déjà partie à cause de l'odeur, c'est tellement dégoûtant qu'elle a envie de vomir, mais elle ne s'abaissera pas à ça.

# LE DÉGOÛT ABSOLU

ANDRÉANNE VENNE



CRÉATION

*Je ne sais pas ce qu'on a fait. Ma fille n'est plus la même. Elle est devenue solitaire, bizarre. Chétive et pâle. Elle ne voit plus ses amies, elle ne porte plus que des vêtements sombres, elle s'exprime sur un ton lent et grave. Le plus clair de son temps, elle le passe à ânonner des bouts de tragédie, quand elle ne reste pas tout simplement étendue sur le plancher de sa chambre à fixer le plafond. Ça ne va plus; elle était si vivante avant. Tout le monde nous questionne du regard maintenant, les gens doivent croire qu'on la bat. Je croyais que c'était à cause de ma maladie. On le croyait. Lorsque j'en ai discuté avec le psychologue de l'école, que je lui ai parlé de mes inquiétudes, de mon incompréhension à l'égard de ma fille, il en a conclu qu'il serait peut-être sage que je lui dise que je l'aime. Je ne me souvenais pas de le lui avoir dit avant, en effet, mais elle n'avait jamais manqué de rien avec nous.*

*Elle n'a pas voulu l'entendre, elle m'a tourné le dos, elle a contourné le lit, elle s'est défilée en cachant son visage derrière ses mèches. L'important est qu'elle le sache, je suppose. Elle y repensera plus tard, peut-être. Ces derniers temps, elle a pris l'habitude de se parler toute seule dans sa chambre, le soir. Elle doit bien savoir qu'on entend. Lorsqu'on l'a questionnée, elle nous a répondu, comme si c'était évident, qu'elle s'adressait à ses pensées : ses « personges ». Elle nous souriait en expliquant ça. Elle affiche toujours un sourire de défi quand elle nous répond. Son sourire nous glace parfois.*

Clinique externe

Ont-ils tous eu connaissance de mon dossier dans mon dos, de mon « dossier préambule »? Je croyais qu'ils l'avaient jeté avec mon étiquette et mes diagnostics.

*Dossier : Parle de vouloir être une ombre. Délire de contrôle. Repli, pudeur maladive, dédain envers les hommes. Dénutrition.*

Chacun essaie de m'atteindre. Chacun essaie de tirer sur une des sangles, un des vers, une des cordes.

C'est l'hôpital de la conscience minée, c'est le lieu où l'on nomme, alors ils ont nommé, et ils se sont crus. C'est un lieu comme ailleurs, où l'on traîne son dossier *piné* sur le front.

Je reste muette, ma langue vissée comme dans un socle, je reste polie, je me concentre, toujours. Malgré

ça, j'ai pleuré aujourd'hui. Ça m'est égal. Pourquoi est-ce que je pleure? Ma grand-mère est morte, et la conne de vache de psychologue blonde de merde veut que j'aille à la cabane à sucre. L'idée me fait horreur. Les activités gênantes auxquelles on m'entraînerait plus ou moins à participer, l'attente que ça se termine, assise engourdie aux côtés de gens joyeux et indifférents, la nourriture dégueulasse... C'est la seule fois où j'ai pleuré. Ils l'ont noté dans mon dossier. Ils ont appelé à la maison. J'ai entendu discuter devant le bureau vitré. Ils n'avaient pas d'explication. Du coin de l'œil, j'ai vu la psy ravalier sa salive. Elle peut. Je ne suis pas allée, finalement. J'ai fait une crise pour ne pas y aller. Ils ne pouvaient pas m'y traîner par la force.

Si j'étais totalement folle, si j'étais assez saine pour me laisser aller à l'être tout à fait, je m'abandonnerais simplement aux observations « *jour sur jour...* » à l'asile. J'aurais le droit. Je m'y ferais des amis qui ne s'attendraient pas à ma constance d'esprit, on me comprendrait sans me comprendre, on n'exigerait pas de ma personne une telle inclination à être comprise. Je serais. Qu'est-ce qui me freine tant? Moi, et je me ronge à cœur fendre.

On est tous dans la salle à manger pour le dîner, je suis assise seule au fond. Je pleure. C'est flagrant : une grimace s'est dessinée sur ma face. Une autre pensionnaire vient me demander si ça va, je m'en débarrasse en opinant de la tête, je quitte la table, je file me réfugier dans la cage d'escalier, je n'ai pas le droit de rester là, je ressors dans le couloir, l'intervenante m'interpelle, me coince, me questionne, je ne peux pas parler. « Tu te fais du mal. » Qu'est-ce que ça veut dire, me faire du mal, me faire du bien? Il n'y a rien à faire.



Six heures du matin passées, dans le premier *diner* trouvé sur la route. C'est l'heure où les nomades s'arrêtent un moment pour regarder le soleil se lever derrière les nuages gris. J'achève ma lecture du journal alors que tu regardes ton chocolat chaud refroidir sans dire un mot. Les naufragés n'ont jamais beaucoup de choses à se dire. Par la fenêtre, je peux voir l'épave fumante de la *Vieille Fille* échouée sur le terrain vague, derrière le restaurant.

Nous avons roulé toute la nuit comme des insomniaques. Pour éviter la fatigue, nous avons bu du thé fort jusqu'à ce que nos estomacs nous fassent mal. La route était toute noire. Seuls dans la nuit : capitaine et navigatrice pérégrinant sur une mer de poussière et d'asphalte cuit.

« Panne mécanique », nous a annoncé un camionneur, un garçon au teint rouge qui lorgnait tes genoux éraflés du coin de l'œil. « Il faudrait appeler une remorqueuse... » Nous nous sommes aussitôt jetés sur le bottin téléphonique, mais pas l'ombre d'un mécanicien ne hantait ce petit bout de terre.

Nous sommes échoués sur une île déserte, nos âmes en pâture aux idées noires.

Comme nous n'avons nulle part où aller, j'ai redemandé du café. Tu as sorti le jeu d'échecs magnétique de ton sac. J'ai pris les noirs et toi les blancs. Tu as ouvert le jeu, puis je me suis allumé une cigarette pour mieux penser.

Si tu savais combien d'heures nous avons passées à jouer aux échecs, ta mère et moi. À l'époque de l'université, nous passions nos vendredis soirs à l'intérieur. Nous fermions les rideaux, faisons un doigt d'honneur au monde extérieur, mettons un sachet de darjeeling à infuser et nous nous installions devant l'échiquier. Nous jouions toute la nuit la même partie, nous racontant des histoires de pirates et de haute mer. Nous rêvions de voyages. La liberté chataillait nos pieds de pantoufleurs.

« Échec et mat en trois », as-tu dit. Avec tes cheveux toujours emmêlés, tu ressembles à ta mère. Je t'ai laissée gagner la partie. Je regarde la *Vieille Fille* expirer dans son coin et j'ai mal au cœur. L'asphalte exhale soudain une odeur de spleen.

« Le plongeur se débrouille bien en mécanique », nous a confié la serveuse qui nous a pris en pitié à partir du cinquième café. « Il pourrait jeter un coup

d'œil à votre camion après le *rush* du matin, si vous voulez. »

La *Vieille Fille* a l'Amérique entière dans le corps, du sable de l'Argentine aux plages froides du lac Ontario. À la mort de ta mère, j'ai brûlé tous mes livres et abandonné mes poissons rouges dans l'étang du voisin pour te traîner sur la route. Nous avons kidnappé la *Vieille Fille* derrière une épicerie. Un jeu d'enfant : un ami m'avait appris comment faire.

Je surveille le plongeur dont les deux mains disparaissent dans le ventre de la *Vieille Fille*. Il a de la graisse jusqu'aux coudes et jure parce que le câblage ressemble à un nid de serpents. Il commence à faire chaud. Je te regarde lire le journal et je vois tes genoux poindre sous ta jupe. Le plongeur connaît la mécanique, mais pas la route. Lorsqu'il parle des routiers, c'est pour souffler des histoires d'assiettes crasseuses et de sandwiches à moitié mangés.

La *Vieille Fille* a poussé son dernier soupir à la première heure de l'après-midi. Le plongeur s'est gratté la tête avec sa clef à molette : « Elle est foutue. » Il a plissé les yeux en regardant la route, puis s'est tourné vers moi : « J'ai un ami qui vend des pièces, si vous voulez... »

Pour les obsèques, nous avons poussé la *Vieille Fille* dans un fossé. Nos effets personnels tenaient dans nos sacs, sauf une boîte de lait. Tu as retenu un sanglot. Le plongeur nous regarde, fumant une cigarette dans l'ombre : « Alors, vous voulez que je l'appelle, mon ami? »

Les voitures sont faites de tôle et jamais une route ne sera immortelle. Nous nous sommes fabriqué un radeau avec les pièces d'une vieille Coccinelle et les sièges d'une Toyota. Pour survivre, il nous faudra atteindre le rivage de la prochaine grande ville. Peut-être y trouverons-nous de quoi nous faire une petite cabane à l'abri de la jungle urbaine, histoire de prendre le temps de soigner nos âmes gercées par le soleil et la poussière.

Nous sommes partis comme des ombres à l'heure où le ciel se teinte d'orangé. Sur le mur nord du *diner*, quelqu'un a écrit : « Bienvenue à la première heure de l'éternité. »

# L'HEURE BILIEUSE

FLORENCE GRENIER-CHÉNIER



Les déchirures vaginales de mon cœur. Le perpétuel écoulement des sécrétions sentimentales de ce foutu organe qui pompe la vie comme la douleur jusqu'à mes neurones : mon viol des idées rationnelles. J'ai toujours mal. Toujours envie de me lever le matin avec une bière à la main. Je la boirais tablette, décapsulée depuis plusieurs jours. La pensée qu'avoir une flasque au travail faciliterait tellement les choses me tenaille avant même que ma vue ne se soit ajustée à la pénombre du matin. Je me bousille le cerveau et persiste. La chute de mon univers adviendra sans que je ne la voie venir, mais j'en serai tout de même l'auteure. Je me regarde dans le miroir et me vois belle et fraîche d'un sommeil qu'on qualifierait de réparateur. Résultat : je me dégoûte. Mes yeux trop sérieux dardent, dans un mouvement sans fin, il me semble, les remous du vide croulant sur les parois internes de mon crâne. Comme c'est le cas pour bien d'autres, l'envie me prend parfois de me tirer la peau du visage jusqu'à ce qu'elle se décolle de mes os. Je continuerais jusqu'à ce qu'elle s'arrache. Alors, on verrait le gouffre qui se trouve derrière dissoudre les muscles de mon faciès et se liquéfier bruyamment sur le sol de ma salle de bain. Le gouffre aqueux frapperait ces petites dal-

les de marbre, accompagné de la même musique que celle qui se fait entendre lorsque les eaux d'une femme enceinte entrent en collision avec le plancher froid d'une épicerie. Pour chacun de ces accouchements, une délivrance aux airs de stupéfaction et de fièvre surviendrait. Est-ce que la satisfaction d'éjecter avec

violence le mal-être niché au fond de mon crâne par le dépouillement cutané de mon visage peut être égale à celle ressentie lorsque la tête violacée de la progéniture qu'on tente désespérément de bousculer vers un monde éblouissant de fureur passe enfin la ligne d'arrivée musculaire, dilatée à son paroxysme, qu'est le vagin? Devant le miroir de ma petite salle de bain grise, je me perds chaque matin à délirer sur toutes sortes de questions et d'éventualités qui ne plaisent pas. Au bout d'une vingtaine de minutes, je me brosse finalement les dents. J'abandonne la partie. Je me décide à laver la peau de mon visage au lieu d'en faire des lambeaux. Je frotte longtemps. Mes doigts décrochent les petits résidus dérangeants qui se sont formés pendant la nuit au coin de mes yeux et je me dépossède de la Furie qui m'habite. Je la laisse aux soins de ma jumelle qui habite ce miroir. Le miroir pivote et mon corps reproduit ce geste qui, chaque matin, consiste en une capitulation. J'avale la pilule. Je décide de supporter une fois de plus ce qui est pénible, sans me plaindre. Mais je vais m'y mettre un jour. Il faudra bien que cette belle symphonie se déverse enfin, une bonne fois pour toutes,

sur le carrelage de ma salle de bain. Une autre

## TI-TOM ET L'OGRESSE

Comme le disait Antonin Artaud <sup>1</sup>, « [il] me manque une concordance des mots avec la minute de mes états ». Alors, j'ai créé ce conte poétique. « Ce quelque chose qui est à mi-chemin entre la couleur de mon atmosphère typique et la pointe de ma réalité<sup>2</sup> » rend compte de la difficulté de vivre complètement dans l'imaginaire ou complètement dans la réalité.

Si ni l'abandon ni l'asphyxie de la poésie ne vous font peur, alors lisez les méandres de la pensée de Ti-Tom avant qu'il ne rejoigne définitivement Peter.

DENISE LANDRY







# AU NOM DU BECKETT PREMIER

## JEAN-MICHEL PHILIPPON

11

« J'associe, à tort ou à raison », dit d'abord le narrateur de *Premier amour*. Ouverture du sens insensé, arraché au silence par le besoin douloureux d'un homme de communiquer. Au seuil de sa mort, ou de sa vie fictive pour le lecteur — devenu spectateur. Grâce à la scène de l'Usine C, en septembre dernier, et grâce à celle du Prospero pour tout le mois de novembre. Faire d'un roman un monologue; oui, se sont dit plusieurs metteurs en scène du siècle dernier, suivis cette année par Samy Frey et Jean-Marie Papapietro; mais pour l'adresser à qui? Question difficile. Dans les versions ici mises en jeu, toutes deux suspendues à un fil sonore sans cesse sur le point de casser, l'adresse justement est là, dans la fragilité d'une simple présence scénique étonnée d'elle-même. Je parle, qu'est-ce à dire? En premier lieu, et voilà tout : un lieu, celui de la représentation.

Samy Frey est un acteur et metteur en scène français évoluant dans l'intimité de Beckett, je veux dire son corps, qu'il

prend à bras le corps depuis plusieurs années pour le rendre, pour s'en faire le passeur. C'est un passage rapide qu'il a fait à Montréal, trois soirs, pour prononcer très lentement les phrases qu'on pourrait dire dépouillées de *Premier amour*, en pensant aux poux du clochard que Beckett avait lui-même imaginé comme lecteur scénique de ce roman. Mise en en scène drôlement appuyée que celle de Samy Frey : voulant réduire le texte à sa plus simple expression, d'ailleurs exprimée magnifiquement, il a aussi réduit de façon presque caricaturale l'espace scénique, dont on pourra décider à sa guise si elle lui a servi ou nuit, et s'il s'agissait d'une salle d'hôpital, d'une gare ou d'un purgatoire. En tout cas, une salle d'attente, en attendant la fin... du texte et de la vie, ou du mot premier, amour. La tenue est magistrale : quelques mots et nous sommes happés par la charge et l'appui nécessaires à ce travail de funambulisme qu'est celui de Frey. Mais je m'arrête, il est passé. Voyons où vous pourriez voir par vous-même.

Du côté du Théâtre de Fortune, ces jours-ci au Prospero, rue Ontario, Roch Aubert y va d'une poigne plus ferme dans son interprétation du narrateur sans nom. C'est une question de perspective, évidemment : je dis poigne plus ferme et je m'amuse au souvenir de ce spectacle somme toute très lent et d'une douceur infinie. Reste que, de la comparaison ressort ceci : Aubert est un guide plus assuré que Frey,

bien qu'il soit moins sûr. On y perd (un peu) plus, mais on s'y perd (un peu) moins. Son rythme varie davantage, ses déplacements aussi, quoique parfois embourbés par la présence inutile de globes lumineux au plancher. Étrange effet que celui de ce texte, si fort qu'il fait de l'ombre sur toute tentative d'éclairage, qui semble toujours de trop, en surplus, inutile. Le narrateur veille, c'est bien assez. Les autres différences sont superficielles, et c'est dans cette superficie qu'on trouvera à rechigner : j'aime mieux telle redingote, j'aime mieux tel chapeau, j'aime mieux les bancs de Frey que la chaise de bois d'Aubert-Papapietro. Au niveau du texte, du jeu, vraiment, c'est splendide. Et drôle : Beckett nous sauve par là, car rien n'est au sortir du texte plus sauf que le rire ou les larmes. Désirer l'amour, désirer la paix, ne pas comprendre l'autre mais l'appeler sans cesse, n'est-ce pas notre lot?

Beckett n'est pas un *auteur difficile*. Il atteint. Atteindre sa hauteur, tel est le défi qui n'est assurément pas allé sans peine pour Aubert et Papapietro. Ce spectacle en vaut la peine, infiniment.

THÉÂTRE

Au  
Prospero  
jusqu'au  
27 novembre

<sup>1</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des Limbes* suivi de *Le Pèse-nerfs et autres textes*, préface d'Alain Jouffroy, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1968 [1954-1927], p.104.

<sup>2</sup> Idem., p.119.

**Ce texte sera disponible sur notre site web**  
lepied.wordpress.com  
**Consultez-le !**

**Aussi à voir sur** lepied.wordpress.com,  
**une BD inédite de Marjolaine Baltazar!**





**Master of the Flying Guillotine (1975)**

Comme les adeptes du genre le savent, il n'est pas facile pour un fan de kung-fu de trouver des films qui valent la peine d'être vus. La plupart s'emmêlent dans une histoire tellement complexe et loufoque qu'on en oublie d'inclure des scènes de combat. Le premier film de notre chronique, *Master of the Flying Guillotine*, de Jimmy Wang Wu, en est l'exact opposé. L'intrigue suit un tueur en série, le personnage éponyme,

qui aspire à venger la mort de ses disciples abattus par un maître d'arts martiaux, féroce combattant connu sous le nom du Boxeur à un bras. Pour être sûr de son coup, l'assassin se rend à un tournoi de kung-fu et tue tous les combattants manchots.

Voilà à proprement parler le centre de l'action. Le reste n'est que chorégraphies extravagantes, gicllements de sang et effets sonores et visuels dignes des années 70. Chaque combattant a sa spécialité de combat (l'un d'eux peut, grâce à sa maîtrise du yoga, allonger ses bras, un autre est insensible aux coups, un troisième emploie la technique du singe), ce qui rend les scènes de bagarre encore plus divertissantes. Le combat final, dont la durée correspond sans doute au tiers du film, est pour le moins épique.

L'arme qui donne son titre au film est en fait un accessoire de combat légendaire en Chine. C'est une demi-sphère creuse, ornée de lames de rasoir et reliée par une chaîne à la main du combattant. Les chorégraphes ont visiblement su profiter au maximum de ce gadget qui peut sembler à première vue ridicule. Tel est finalement le charme du film : un mélange savoureux entre le combat *gore* et un comique kitsch, le tout parfumé d'humour chinois et saturé de kung-fu. À croire que le réalisateur a plagié *Dragon Ball* par anticipation.



**Riki-Oh: The Story of Ricky (1991)**

Pour ce qui est de la deuxième partie de notre chronique, *Riki-Oh* de Ngai Kai Lam, il s'agit d'un film de kung-fu d'un tout autre calibre. Ici, l'histoire, ou plutôt le *badtrip* de *crystal meth* des scénaristes, est assez développée. Cependant, elle relève tellement du n'importe quoi qu'on pourrait apprécier le film sans même en tenir compte. On est en l'année 2001 (donc, par rapport au temps du film, dans le futur), dans une prison dirigée par des crapules corrompues, au service d'une compagnie sans nom. Le directeur de la prison, possiblement un démon d'un autre monde, s'amuse à torturer les prisonniers sans aucune raison valable.

Le bon Ricky, nouvellement incarcéré, va se battre contre les méchants geôliers pour venger et libérer ses amis, les innocents prisonniers. Leur innocence n'est jamais vraiment expliquée, mais ils ont l'air tellement doux que c'est à se demander comment ils ont pu se retrouver en prison. Ricky, doué d'une force surhumaine, va montrer sa valeur et sa force dans des scènes de combat plus absurdes les unes que les autres. Dans l'une d'elles, il se fait casser le bras, noue ensemble ses tendons brisés et reprend illico la bagarre. Dans une autre, il casse le nez de son adversaire par la seule force de l'air propulsé par son coup.

On peut voir par ces exemples le degré excessif et ridicule qu'atteint assez vite ce ramassis de brutalités et d'absurdités. Qu'on se rassure, si la qualité cinématographique est moindre, le degré de divertissement et d'hilarité est optimal. Encore un de ces films drôles pour les mauvaises raisons. Après une heure et demie de cris surjoués, de massacre et de burlesque involontaire, qui voudra s'en plaindre?



## MANIER SES ARMES

### ALICE MICHAUD-LAPOINTE

Depuis plusieurs années déjà, on remarque une certaine transformation dans la représentation de l'école au cinéma, celle-ci se définissant sur de toutes nouvelles bases. Et pour cause : l'enseignement transmis par les institutions scolaires n'est plus le même qu'à l'époque de nos parents. Il n'y a pas à dire, les temps changent. Finie l'époque du piquet et de la règle de bois. Terminée l'ère des ardoises et des soufflets. Adieu, Antoine Doïsnel, Petit Gibus, Titta Biondi<sup>1</sup> et autres élèves de la vieille école. Ces stéréotypes d'écoliers, enfants dissipés au regard à la fois candide et espiègle, ne sont effectivement plus d'actualité. Au tournant des années 2000, l'élève à l'écran n'est plus innocent ou puéril : il a vu la violence. Des films comme *L'Esquive* (Abdellatif Kechiche, 2002) et *Elephant* (Gus Van Sant, 2003) ont d'ailleurs provoqué un éclatement de la conception cinématographique du lieu d'apprentissage. La violence se généralise dans l'espace public. En voici en voilâ, des armes à feu à l'école ou au supermarché. « Vous n'êtes en sécurité nulle part », semble vouloir nous dire le septième art. Cependant, qu'on dépeigne la dure réalité des banlieues ou la tragédie d'une tuerie orchestrée par deux adolescents, l'idée est toujours d'exposer une réalité plus crue, plus vraie, où le lieu d'éducation n'est plus sacralisé. Voilà pourquoi j'ai eu envie de me pencher plus particulièrement sur *Die Welle* (2008) de Dennis Gansel et *La Journée de la jupe* (2009) de Jean-Paul Lilienfeld, deux films-hocs qui tiennent en haleine et qui tendent vers la représentation d'une hystérie et d'une paranoïa généralisées. A-t-on vraiment besoin de déployer une artillerie aussi lourde pour prouver à quel point un film est « dur, mais authentique »? Il me semble que le cinéma possède des armes un peu plus raffinées.



<sup>1</sup> Antoine Doïsnel, Petit Gibus et Titta Bondi sont des écoliers des films suivants : *Les 400 Coups* (François Truffaut, 1959), *La guerre des boutons* (Yves Robert, 1962), *Amarcord* (Federico Fellini, 1973).



Inspiré par l'expérience qu'a tentée le professeur Ron Jones en 1967 dans un lycée américain, *Die Welle* (*La Vague*) questionne d'emblée son public : est-il réellement impensable qu'une dictature ressurgisse en Allemagne? Reiner Wenger, professeur aux méthodes peu traditionnelles, est chargé d'apprendre à ses élèves ce qu'est l'autocratie. Étonné de remarquer que tous ses étudiants considèrent tout à fait impossible la réapparition d'un régime nazi en Allemagne, Wenger décide de leur prouver le contraire. Celui-ci transforme alors sa classe en masse uniforme, en groupe autocratique. La majorité des élèves se prêtent de bon gré au « jeu » qui, de jour en jour, prend de plus amples proportions. Les élèves, qui doivent s'habiller uniformément et adresser un salut spécifique à leur *führer*, s'autoproclament « La Vague ». Cependant, l'affaire dérape rapidement, puisque Reiner, sans le savoir, a créé un monstre qu'il n'est plus capable de contrôler.

Similaire en certains points au *Das Experiment* (2001) d'Olivier Hirshbiegel, *Die Welle* est un film socialement engagé qui tente de démontrer que, malgré les horreurs du passé, l'humain est encore manipulable (ici, c'est l'adolescent qui est montré sous son jour le plus influençable). Bien que le rythme du film soit extrêmement dynamique et que les prestations des acteurs soient pour la plupart très justes (surtout celle de Frederick Lau dans le rôle de Tim, un lycéen troublé qui considère « La Vague » comme son unique raison de vivre), le tout manque de subtilité, celle-ci étant délaissée au détriment de péripéties sans surprise et d'un dénouement final prévisible. *Die Welle* sous-estime son public en proposant une vision beaucoup trop simpliste de la psychologie adolescente. Pour se reconnaître dans le rôle du sportif, de l'intello ou du *bad boy*, mieux vaut alors réécouter *The Breakfast Club* (John Hughes, 1985), qui a marqué les imaginaires par ses dialogues à la fois cruels et réalistes. Oui, en effet, l'adolescent peut se montrer barbare, voire sans pitié, et ça, *Die Welle* aime à le montrer... de façon très appuyée. Heureusement, le spectateur n'a pas d'autre choix que d'être lui aussi happé par cette

« Vague » qui n'épargne personne. On a beau prévoir la fin du film, regarder distraitemment sa montre, on sursaute malgré tout, on reste sous le choc durant la scène où les coups de feu tonnent dans la grande salle blanche. Malgré ses penchants pour l'exagération et sa finale moralisatrice, *Die Welle* gagne le pari de nous tenir rivé à notre siège, en jouant contre ses défauts la carte du *thriller*.

**LA JOURNÉE DE LA JUPE** (France, 87 min, 2009)

Réalisé par Jean-Paul Lilienfeld

Parente du Reiner Wenger qui, sans *Die Welle*, se proclame le *führer* de son groupe d'élève, la professeure de collège de *La Journée de la jupe* (jouée par une Isabelle Adjani très en forme) prend ses élèves en otage après avoir trouvé un revolver dans la classe. Sorti en salles peu de temps après *Entre les murs* (2008) de Laurent Cantet, *La Journée de la jupe* propose une vision à la fois plus sombre et plus satirique de l'enseignement dans les banlieues parisiennes. En effet, dans *La journée de la jupe*, rien ne va plus. Les élèves ne sont pas seulement des « cas lourds » : ce sont de réels sauvages. C'est à peine si la professeure ne se fait pas agresser dès le début du film, tant les garçons sont hors de contrôle et la perçoivent comme un objet sexuel. Dans la salle de classe de Sonia Bergerac (Adjani), les insultes fusent de tous côtés, les élèves se provoquent pour se désennuyer et se battent sans cesse. À côté d'eux, les collégiens d'*Entre les murs* ressemblent à de vrais agneaux. Mais, ici encore, le cinéma en met trop. Au cours du film, on a l'impression d'avoir affaire à un réel catalogue de problèmes : les inégalités sociales, la religion, la politique, les origines ethniques et même le viol d'une élève. Et, sans doute

pour compenser la lourdeur de ces sujets, des pointes humoristiques sont insérées, mais elles créent plus de malaises qu'autre chose. Certes, on peut trouver ironique que le moment où l'enseignante réussit enfin à présenter Molière soit celui où elle pointe un revolver sur ses élèves. Étrange vision de l'éducation proposée ici par Jean-Paul Lilienfeld : « Apprenez, sinon vous risquez la mort. » J'exagère, évidemment :

le réalisateur semble au contraire très conscient de la solution absurde que son film suggère. Le réel problème du film réside plutôt dans son scénario, trop inégal pour qu'on puisse réellement en apprécier les moments parodiques, d'où un inconfort constant chez le spectateur. Le sujet de l'éducation dans



les banlieues est trop d'actualité, trop « sensible » comme on le dit dans les médias, pour en tirer une satire efficace. Malgré une performance d'Isabelle Adjani extrêmement énergique (ce rôle lui a valu le César de la meilleure actrice en 2010), *La Journée de la jupe* manque sa cible en proposant une vision manichéenne d'un problème bien réel (Sonia Bergerac en bonne représentante de l'école laïque et de la révolte des femmes, directement opposée à Mouss N'Diop, jeune noir détenteur de l'arme, raciste, macho et antisémite). Favorisant un discours alarmiste et penchant vers l'excès, le film de Lilienfeld ne possède malheureusement pas la grâce de *L'Esquive*, ni le naturel d'*Entre les murs*.

## QUATRE NUITS AVEC ANNA : UNE MÈRE POUR ANNA

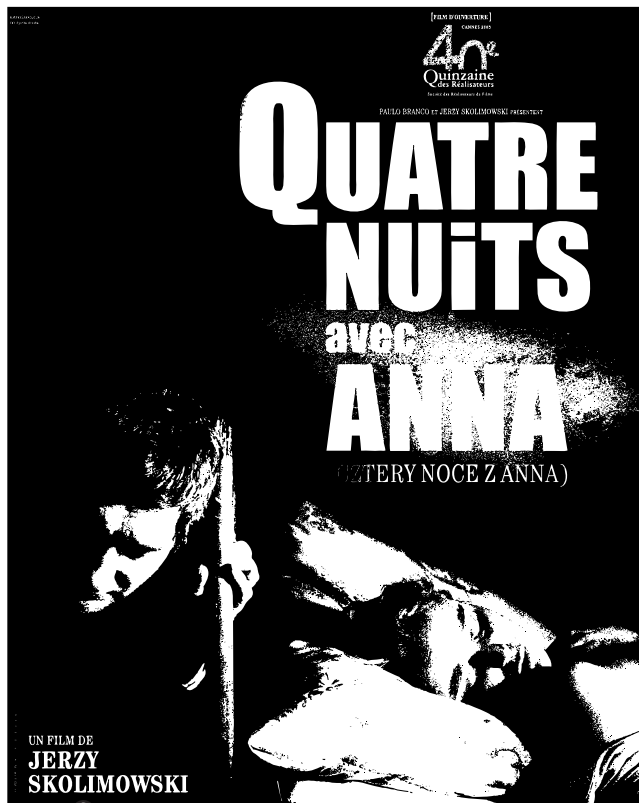
MARIE-HÉLÈNE CONSTANT



Jerzy Skolimowski revient en force — après 17 ans d'absence à la réalisation —, montrant sa Pologne natale, grise et froide, dans une production dont la narration oscille constamment entre horreur et douceur. Dans *Quatre nuits avec Anna*, le réalisateur prouve qu'il maîtrise les codes du *thriller* en les utilisant comme moteurs : on se souviendra des premières

minutes du film, accompagnées d'une musique glauque, jetant le spectateur sur maintes fausses pistes quant à la nature morbide du personnage, puis de la scène suivante où le même homme se montre bienveillant pour sa grand-mère malade. Or, cette œuvre est plus qu'un simple *thriller* ou que le récit d'un voyeurisme platonique : il brosse le portrait de

cet homme, Léon Okrasa, portant pour l'objet de son obsession, Anna, un amour maternel. Et c'est dans ce parcours psychanalytique d'un *homme-enfant* voulant se faire mère pour cette inconnue que réside peut-être l'originalité du film. Okrasa s'immisce dans la chambre d'Anna et y recoud un bouton de chemise ou range la pièce : il veille sur elle.



On comprend ensuite qu'il semble s'acquitter d'une dette envers elle. Celle d'avoir été témoin de son viol sans intervenir. Okrasa sera accusé de ce crime et ira jusqu'à *l'avouer*, comme pour le vivre par procuration et s'approcher au plus près de cette femme. Le viol est donc plus que la métaphore de l'insertion de soi dans un lieu – ici la chambre d'Anna – pour y laisser sa marque; il est le déclencheur du fantasme de protection maternel qu'entretient le personnage. Cependant, la narration réussit à montrer Léon maladroit, constamment pris dans un mécanisme d'actes manqués, comme le coupable voulant être puni. Ce désir enfoui du châtement semble être le motif d'une des scènes finales où Okrasa, s'étant finalement fait prendre, est seul devant le tribunal et aperçoit Anna entrer dans la salle d'audience : il sait qu'elle l'a reconnu, que la dormeuse connaît son identité; son statut de mère protectrice est par là symbolisé. Le film de Jerzy Skolimowski ne réussit toutefois pas à sortir de certaines images stéréotypées – *l'homme-enfant* ayant perdu sa grand-mère, sans parents, etc. –, mais a le mérite de déplacer ces clichés dans un scénario serré et renforcé par de forts symboles, au plus près de cet amour étouffant.

*Quatre nuits avec Anna*, Jerzy Skolimowski, 2008.



## CHRONIQUE VOYAGE — DEUXIÈME ÉPISODE

JULIEN BLANCHARD

Arriver en *terra incognita* amène à réfléchir sur ce dont on est fait et sur ce qu'on apporte avec soi. Dans la vie de tous les jours, dans les cercles qui forment le quotidien à domicile, on oublie les divers éléments qui meublent notre vie. Les choses sont là, on évolue avec elles et elles avec nous, sans que l'on puisse nécessairement se souvenir des raisons de leur présence. C'est la vie, dans sa marche logique et régulière, celle dont on peut mentalement remonter le fil au gré des événements et de leurs conséquences.

Le voyage peut être un refus temporaire de cette logique. C'est accepter un autre régime, de

nouvelles conceptions, et dans le même mouvement, préparer le terrain pour une réflexion sur ce qui fait un chez-soi. Partir vers l'inconnu et l'embrasser, c'est, si on veut, vider les meubles de son appartement et s'asseoir au milieu du vide pour réfléchir sur ces mêmes meubles. Le buffet, pourquoi déjà. Ai-je besoin d'un guéridon vert. Où était la patère, déjà. Avais-je une patère. C'était la laveuse ou la sècheuse qui était frontale. Etc. Ensuite, l'univers social qui y passe. Un emploi qui prenait trop de place. Une amante dont on avait mal évalué l'importance. Un ami qui n'en est plus un. Sorti de son contexte logique et habituel,

chacun des éléments qui composent une vie peut être observé minutieusement et ensuite jeté aux ordures ou dépoussiéré.

Mais assez vite, on arrive à une question qui chapeaute ces réflexions : qu'est-ce qui fait que cette vie soit celle qui m'a fait me sentir chez moi?

Les réponses à cette question sont souvent confuses et pour cause : il existe une infinité de facteurs, uniques à chaque personne, qui régissent le processus de « domiciliation ». Cependant, ce même processus s'effectue selon un seul mode, soit l'acclimatation progressive à un nouveau



milieu. Lentement, on se pose. Fraîchement arrivé dans un nouvel environnement, on fouine, on va goûter à tout, partout, jusqu'à ce que nos préférences élisent telle épicerie ou tel bar, tel réparateur et tel guichet automatique où nous irons à peu près exclusivement. On établit de nouveaux repères et puis, quand cela est fait, quand on a placé nos meubles, on ralentit. Notre vie se règle selon ces repères, on les relie de fils qui bientôt formeront un hamac où on pourra se reposer tranquille, parfois dormir jusqu'à la fin de sa vie.

On peut comparer ce processus à une sédimentation. Notre besoin de repères est comme un liquide trouble qui s'éclaircit au rythme des particules en suspension trouvant leur place au fond.

Et le voyage, c'est l'inverse. C'est prendre sa boule à neige et la renverser, renvoyer chacune de ses balises tourbillonner au hasard et voir ce qui arrive... mais sans jamais laisser les flocons retomber. La seule façon de vivre le voyage est à travers le mouvement, la constante suspension de ses repères. Du fond marin remonter à la surface et, entouré de nouveaux

horizons, se redéfinir. S'extirper des eaux et planifier son itinéraire sur la seule crête des vagues, préservant cet improbable équilibre par un mouvement continu.

On possède toujours si peu de temps à l'étranger (un an en voyage, ce n'est long que pour ceux qu'on laisse derrière), et la seule façon de bien en disposer est d'en abuser. Extraire tout ce

qui est humainement possible de cette durée, la transformer en une suite ininterrompue d'aventures, d'excursions, de sorties, d'activités. Tout humer, tout goûter, tout essayer. Jamais avec l'objectif de comparer avec ce qu'on connaît, plutôt celui de flirter avec une constante saturation des sens, parce que c'est la seule façon de s'assurer d'un souvenir. D'une surenchère de stimulus, notre mémoire tirera, à la suite d'un long processus, un distillat mystérieux, un mélange hybride qui, longtemps après notre retour, demeurera énigmatique. La quantité et la qualité de ce distillat (qui, malgré les photos, les carnets de voyage et les contacts Facebook, constitue la seule et unique chose que l'on conserve réellement du voyage) dépendra directement de ce qu'on a senti et ressenti durant un voyage. De chaque départ, il ne restera qu'une minuscule fiole qui contiendra tout. Ou rien.

Le mouvement, à l'étranger, est primordial aussi parce qu'il constitue notre seul moyen de comprendre une nouvelle culture. À l'origine de chaque départ, il devrait y avoir un appétit exalté du nouveau; se projeter dans un nouveau lieu, c'est donner l'aval à cette envie de découvrir le monde, à cette faim de découvertes. Une culture étrangère est d'une déconcertante complexité. Connaître une langue, une histoire, des coutumes et des us, ça n'est toujours qu'une infime partie de ce qu'est une culture. Arriver à comprendre une nouvelle culture est un objectif démesuré qui appelle des moyens aussi démesurés : la stricte obligation d'expérimenter tout ce qu'elle peut nous offrir.

Accumuler les Plaza Mayor, les Station Jean-Jaurès et les High

Street sous ses pieds. Arpenter chaque rue et visiter chaque café. Parler à chaque patron de bar. Manger tout ce qui est au menu. Réciter les poèmes que sont les lignes de métro, avec leurs noms étrangers où d'indistinctes images sont tapies entre les syllabes. Commencer à Urquinaona, poursuivre avec Montparnasse-Bienvenue et, enfilant Hammersmith, King's Cross et Knightsbridge, ne jamais s'arrêter.

On n'y arrive pas, bien entendu, à tout vivre et tout faire. On en vient à regretter les heures de sommeil et les limites de ses jambes. Un voyage bien vécu se solde par le même syndrome. On quitte, dépassé par la montagne de choses à accomplir qu'on n'avait pas soupçonnée au départ. Aux douanes, on tend, piteux, notre passeport comme on tendrait une lettre d'excuses. On prend son siège dans l'avion avec le cœur lourd de celui qui a interrompu ses travaux avant d'en voir le bout. On retourne dans ses vieilles chaussures, on ne se rase plus pendant quelques semaines. On vide ses sacs et ses boîtes pour regarnir sa chambre et son salon de nouveaux bibelots, on retrouve petit à petit le nord de son ancienne vie.

Jusqu'au jour où, bien plus tard, après avoir déposé les ordures au bord du chemin on se retourne pour voir un objet qui nous attendait sur le pas de la porte. Une demi-sphère grosse comme la paume qu'on avait presque oubliée et qui semble nous regarder à travers son grand œil de vitre. Notre boule à neige, qui avait repris sa place en même temps que les meubles. On la prend dans sa main, on jauge son poids.

Puis une fois de plus, on la jette au bout de la mappemonde.





**VOTRE TEXTE ICI**  
(DÉTAILS AU VERSO)



**Marie-Hélène Constant**  
(Rédac' chef)

lepied.wordpress.com lepied@littfra.com

**Mathieu Laflamme**  
(Bas droit et nymphographe)

**Jean-Michel Théroux**  
avec la collaboration de Roxane  
Desjardin  
(Ministre du comité de lecture)

**& le très-obscur & très-mystérieux comité de lecture**  
Anne-Marie Benoît  
Valérie Charest  
Marilyn Lauzon  
Sara Thibault

**PROCHAINE  
DATE DE TOMBÉE**

**LE MARDI  
2 DÉCEMBRE**

thème suggéré **MOTEL MOUSTACHE**

**SOUMETTEZ VOS TEXTES À  
LEPIED@LITTFRA.COM**

Nous annonçons officiellement les nominations d'Alexandra Briand-Soucy au poste de rédac'chef et de Roxane Desjardins à celui de responsable du comité de correction. Elles occuperont leur poste respectif dès janvier.

*As long as I  
Atchoum  
Achtung*

**Éternuements  
poétiques**

**Renaud Lamy-Beaupré**

(Ce rhume erra  
Parmi celui qui humera  
L'accablant culte de Kundera)



*Nolens volens*

Le sens  
se fait violence